

Le Monde / octobre 2022

Iran : « Les hommes protestent car ils savent aujourd'hui que leur propre liberté dépend de celle de la femme »

L'artiste Nazanin Pouyandeh dénonce « l'oppression physique par le voile obligatoire » et rappelle que les femmes iraniennes nées juste après la révolution islamique ont eu une enfance volée par l'intégrisme religieux.

Publié aujourd'hui à 05h00, mis à jour à 05h00 | 🕒 Lecture 3 min.

Le soulèvement des jeunes femmes iraniennes qui fait suite à l'assassinat de Mahsa Amini par la police des mœurs pour le port incorrect du voile est aussi le mien. J'ai 41 ans. Je n'ai jamais connu la liberté de la femme dans mon pays. J'ai détesté le foulard dès mes 6 ans, le premier jour de l'école : deux mois plus tard, je développais un eczéma sur le crâne et perdais mes cheveux. Je me sentais laide, emprisonnée dans des tissus sombres puant le gasoil, avec un avenir qui s'annonçait aussi noir que le foulard.

J'ai fui en France en 1999, à l'âge de 18 ans, à la suite de l'assassinat politique de mon père, Mohammad Jafar Pouyandeh, à l'âge de 44 ans. Il était traducteur, écrivain et défenseur des droits de l'homme. Son exécution a fait partie d'une vague d'assassinats d'écrivains et d'intellectuels, organisée par les services secrets iraniens. Mon père avait consacré sa courte vie à traduire en persan depuis la langue française une trentaine d'ouvrages et une centaine d'articles sur l'inégalité des sexes et les droits de l'homme : évolution culturelle et sociale qu'il considérait comme indispensable pour que le peuple accède à la liberté par la conscience.

Les dernières années de sa vie, il avait été un membre actif de l'Association iranienne des écrivains, qui se battait pour la liberté d'expression. A cause de ses activités culturelles et intellectuelles et sa position ferme contre la censure, mon père était interrogé et menacé en permanence par les services de renseignement. Sa traduction de la Déclaration universelle des droits de l'homme en persan a été publiée une semaine après son assassinat. Ses meurtriers sont restés impunis. Certains ont aujourd'hui des postes importants au sein de la République islamique d'Iran. Sa mort est une plaie ouverte dans l'histoire de l'Iran et dans mon âme.

Mensonge accumulé

Depuis sa disparition, combien de fois ai-je entendu cette phrase : « *En Iran, la prochaine révolution viendra des femmes* » ? Combien de fois n'avons-nous pas cru que cela arriverait ? Mais, fatalement, le temps nous avait fait oublier le courage des Iraniennes, contraintes depuis la révolution usurpée de 1979 à se soumettre à ce symbole emblématique de la tyrannie du régime iranien : l'oppression physique par le voile obligatoire.

Quarante-trois ans d'arrestations et d'assassinats politiques, d'instrumentalisation des huit ans de guerre contre l'Irak, puis de pauvreté induite par les multiples embargos économiques internationaux ont totalement banalisé le déni des libertés élémentaires de la femme. « *Juste un foulard sur les cheveux n'était pas si grave finalement* », se disait-on. Un moindre mal puisque, dans les soirées privées, les filles s'habillent comme elles veulent. Mais le mensonge accumulé sur plusieurs générations devient forcément explosif tôt ou tard.

Lire aussi :  [« Il est de notre devoir, comme patrie des Lumières, de soutenir les Iraniens dans leur quête de liberté »](#)

Aujourd'hui, les jeunes femmes sont le cœur de ce mouvement de révolte, et les jeunes hommes qui risquent leur vie à sortir dans la rue pour manifester parmi elles ne sont pas là seulement pour défendre le droit des femmes, ils protestent car ils savent aujourd'hui que leur propre liberté dépend de celle de la femme.

Logique réductrice

Les femmes iraniennes de ma génération, nées juste après la révolution, ont eu une enfance volée par la guerre et l'intégrisme religieux. Beaucoup ont quitté l'Iran. Ce passé douloureux et commun a bâti notre courage. Mes meilleures amies aujourd'hui sont les femmes iraniennes de mon âge, la plupart exilées comme moi, fortes, fières, ayant une mission de vie, presque toutes sans enfants, libres des conventions et des traditions, inventant chacune son propre chemin.

Moi, mon chemin a été de devenir peintre en France. La peinture est devenue ma voix de survie, ma mission, ma liberté. Mais j'ai subi pendant ce chemin une autre forme d'enfermement : dès mes études aux Beaux-Arts de Paris, j'ai fait le choix de refuser de me soumettre à la pensée politiquement correcte qui voudrait réduire mon art à une peinture féminine qui représenterait des femmes nues justement parce que je venais d'un pays musulman où on voile des femmes de force. Cette logique clichée, réductrice, trop facile à comprendre et finalement postcoloniale est aussi une forme d'enfermement artistique, un raccourci grossier.

Lire aussi :  [Exposition : les danses macabres de Nazanin Pouyandeh](#)

Je défends une liberté absolue et l'imaginaire et l'inconscient collectif comme sources. J'ai toujours peint l'être humain libre, la femme est omniprésente dans ma peinture car j'en suis une. Elle cherche le sens de sa vie, elle se bat, elle se meurt, elle joue, danse, chante, elle fait la révolution, elle se construit... comme je le fais, et mes amies le font tous les jours, loin de tous les stéréotypes. Mon art est engagé par nature. Il n'a pas besoin de slogan politique pour exister.

Depuis le début du dernier soulèvement en Iran, l'assassinat barbare de mon père se réveille en moi plusieurs fois par jour, à chaque fois que je vois les innocents iraniens tués, en plein jour, dans les rues. Les femmes iraniennes qui se soulèvent aujourd'hui sans aucune arme portent ma voix. C'est le combat de plusieurs générations de femmes qui explose, le combat pour la liberté, le plus beau des combats. L'avenir de ce pays dépend de ce combat qui a été aussi celui de mon père.

¶ Nazanin Pouyandeh est peintre et dessinatrice d'origine iranienne vivant à Paris

Nazanin Pouyandeh (Peintre)